



Pour toujours la nuit

Dominique Louyot

Aucune aube. Aucun crépuscule. Aucune étoile. Pas la moindre lumière.

Et pas le moindre bruit, pas le moindre mouvement.

Rien que la nuit. Rien pour en rompre la muraille uniforme, pour en mesurer l'étendue. Cette nuit, pourtant, n'est pas la mort, car je respire, je bouge, je me souviens, je pense, je rêve. Elle n'est pas la mort, mais elle n'est pas davantage la vie. Longtemps, j'ai espéré la mort. Depuis longtemps, j'ai compris qu'elle ne viendrait jamais. À moins que... Non, il y a si peu de chance. Il ne faut surtout pas y croire.

Le responsable de mon martyre est-il mort ? Il y a une si longue période de nuit que je ne l'entends plus ! Pourquoi lui ai-je obéi ? Mais avais-je le choix ?

*

Il est arrivé un après-midi de novembre, alors que commençait la dernière heure de cours. Deux coups secs ont été frappés à la porte. Il est entré derrière le directeur, à la vue duquel nous nous sommes levés, et qui nous a aussitôt fait asseoir d'un signe. Dans la mauvaise lumière, il ressemblait à une apparition. Il examinait nos visages, les murs parsemés de cartes de géographie et de gravures de monuments antiques, les ténèbres de l'autre côté des fenêtres.

— Je vous présente Nicolas Sorgue. Il vient de perdre son père et n'a pas d'autre famille. Comme vous tous, il est orphelin. Il a été confié à notre établissement par des voisins proches, dont le vœu le plus cher est que nous lui assurions une éducation qu'ils n'étaient pas en mesure de lui donner. Je compte sur chacun d'entre vous pour l'accueillir avec chaleur et l'aider de votre mieux. Nicolas aura besoin de votre soutien pour surmonter son chagrin et s'intégrer à notre école, apprendre à en connaître les règlements et les exigences.

Le directeur lui désigne la place libre à côté de moi. Sorgue s'installe, pose sur le pupitre un cahier neuf, le livre d'Histoire de l'Antiquité et un plumier que maculent des taches d'encre. Le directeur chuchote une longue minute avec la Ruine, le

professeur d'histoire, puis se retire comme si nous n'existions pas. À son tour, la Ruine entame son habituel discours aux nouveaux arrivants, puis reprend la leçon — une leçon sur les dieux de l'Ancienne Egypte, je m'en souviens parfaitement —, au point exact où il l'avait interrompue. Cependant, ses regards, involontairement, se braquent sur Sorgue. Quand il en prend conscience, il les détourne, mais ils reviennent toujours dans sa direction. Sorgue le fixe sans interruption, grave ses traits dans sa mémoire, étudie ses gestes, ses intonations, et l'ennuyeux récit se troue de brèves hésitations.

J'observe alternativement cette scène insolite et les mains maigres de Sorgue, posées à plat sur la table. Leur immobilité me fascine. On dirait qu'elles sont mortes.

Curieusement, la Ruine ne réagit pas à l'insolence de Sorgue. Mais je suis certain qu'il mûrit déjà sa vengeance. À la sonnerie de cinq heures trente, visiblement tendu, il nous fait sortir et nous conduit dans la cour. Quel que soit le temps, nous devons y séjourner une demi-heure, pour nous « aérer ». Aujourd'hui, à cause de la pluie glacée que brisent de fortes rafales, nous restons sous le préau. Seuls les plus jeunes tentent de rapides incursions à l'extérieur, se pourchassent en poussant des cris autour de Sorgue. Devant son absence de réaction, ils finissent par abandonner. Celui-ci, les mains dans les poches, indifférent à la pluie, au vent qui le courbe à peine, arpente la cour, donnant l'impression de vouloir en explorer le moindre recoin. Parfois, il disparaît totalement dans l'obscurité, pour ressurgir soudain, non loin du préau, tel un être capable de devenir invisible à volonté et qui jouerait avec nous à une bizarre partie de cache-cache.

L'un des deux professeurs qui nous surveillent siffle enfin le rappel. Nous nous rangeons deux par deux, classe par classe, puis nous rendons à la grande salle d'étude du rez-de-chaussée, qui rassemble tous les élèves. Comme si la chose allait de soi, Macroix cède sa place à Sorgue, qui se retrouve avec moi. Les autres sont persuadés qu'il m'a fait des confidences. Dès que je suis séparé de lui, ils m'encerclent et m'interrogent. J'ai du mal à leur avouer qu'aucune parole n'a été échangée entre nous. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il n'aurait pas répondu à mes questions.

Je ne parviens pas à dormir. Je revis sans cesse les quelques heures qui se sont écoulées depuis l'arrivée de Sorgue. Rien ne lui échappe de ce qui se passe autour de lui. Il ne se comporte pas comme quelqu'un qui vient de perdre son dernier parent. Il ne montre aucun chagrin. Il émane de lui une étrangeté que nous ressentons tous, qui provoque en nous un malaise, une inquiétude indéfinissables.

Dans le vacarme de la pluie et du vent, les craquements de la vieille bâtisse, les ronflements, les cris des mauvais rêves, mes sens exacerbés identifient un léger bruit de pas. Je me lève, tire doucement le rideau : quelqu'un ferme la porte du dortoir. Il m'est impossible d'identifier qui vient de sortir, mais j'ai la certitude que c'est Sorgue. J'imagine sa haute silhouette hanter les couloirs froids, se fondre dans le noir pour éviter les rondes du Fantôme ou les promenades du Hibou. Chercherait-il un moyen de fuir ? Il regagne son lit au moment où trois heures sonnent à l'horloge de l'orphelinat. Il quitte à nouveau le dortoir la nuit suivante. Je le suis, malgré ma crainte d'être surpris, fermement décidé à découvrir ce qu'il trame. Je progresse dans un monde de couloirs interminables, d'escaliers et de paliers immenses que je ne reconnais plus, que peuplent des ombres et des clartés mouvantes, des frôlements, des gémissements. Est-ce bien Sorgue que j'entends, que j'aperçois quelquefois ?

Avec une force terrible, je suis plaqué contre le mur.

— Tu me surveilles !

La voix de Sorgue est basse, vibrante de colère. Ce sont les premiers mots qu'il prononce.

— Si jamais tu parles...

Il s'interrompt. Comprend-il que je n'ai pas l'intention de le dénoncer, que seule la curiosité m'a encouragé à l'espionner, que je peux lui être utile ?

Des pas s'approchent, puis s'éloignent. On a eu de la chance. Sorgue me tire à l'intérieur d'une classe. Il ne relâche pas son étreinte.

— C'est qui ?

— Le Hibou, le prof de sciences naturelles.

— Pourquoi vous l'appellez comme ça ?

— Lâche-moi, tu me fais mal.

— Bon. Réponds maintenant.

— Il aime se promener la nuit. Quand elle est assez claire, il parcourt les forêts des alentours. Il pose des pièges pour attraper des animaux qu'il empaille. Il les met ensuite dans les vitrines du laboratoire.

— Quel laboratoire ?

— C'est la pièce où est rangé le matériel des cours de sciences naturelles, qu'il utilise pour ses travaux de taxidermie. Elle est située au fond de la classe.

— Il y a quelqu'un d'autre qui se promène aussi la nuit dans l'école. Il traîne drôlement la patte !

— Oui, c'est le concierge qui fait ses rondes. On l'a baptisé le Fantôme, parce qu'il a la manie de surgir de nulle part pour nous effrayer. Il entend tout, il voit tout, il devine tout. Méfie-toi de lui : il nous déteste, il est sans pitié.

Encore des pas. Le Hibou revient. Il s'arrête longuement près de la porte. La clenche est baissée, puis relevée, très lentement. Je suis certain qu'il a déjà flairé notre présence tout à l'heure. Qu'attend-il pour agir ? La peur me glace. Sorgue, lui, paraît indifférent à la menace. Il n'en mesure pas la gravité. Le Hibou repart enfin.

— Tu as essayé de faire le mur ?

— Non... Il vaudrait mieux qu'on s'en aille.

— Et les autres ?

— Certains racontent qu'ils sont descendus jusqu'au village, à deux kilomètres. Mais je pense qu'ils veulent seulement se donner de l'importance. Le risque est trop grand.

— Pourquoi ?

— On nous place dans un autre orphelinat de la région, une sorte de maison de correction d'où on n'a aucune chance de s'évader. Une vraie prison.

— Ça s'est produit combien de fois ?

— Deux ou trois fois depuis cinq ans que je suis ici.

— Qui vous conduit là-bas ?

— Le directeur, je crois. Tu as l'intention de t'enfuir ?

— Pour l'instant, je veux savoir où je suis tombé. Pour partir, il faut être très organisé, tout prévoir, décider de l'endroit où on compte se rendre. Et puis, on a besoin d'une cachette sûre pour entreposer des vêtements, des cartes, des provisions. Il faut de l'argent aussi, et de l'aide. Une personne de confiance. On ne peut pas réussir seul.

*

Conscience d'une enveloppe mince, fragile. Baignant dans un liquide glacé. Remplie de chair coagulée, figée. Matière épaisse emprisonnant des muscles et des nerfs sans un tressaillement.

Douleur. Douleur dans la chair, masse en ébullition parcourue de cordons brûlants aux ramifications infinies.

Un bruit. Précipité. Saccadé. Qui essaie de s'apaiser. Qui cherche une mesure. À chaque coup, des irradiations de souffrance. Chair, muscles, nerfs, dans leur enveloppe, et quelque part, vers le centre, quelque chose qui se dilate, se contracte. Ce sont ces pulsations qui produisent le bruit, qui tentent de ralentir, de se régulariser, déclenchent les éclairs de souffrance.

La nuit. Une lumière fugace. Et de nouveau la nuit.

Membres d'une lourdeur, d'une rigidité de pierre, incapables de se mouvoir. Paupières de pierre, elles aussi. Des morceaux de pensées qui fument, se heurtent, incompréhensibles, s'anéantissent. Les paupières, dans un effort terrible, s'entrouvrent, la mémoire, violemment, ressuscite.

Non ! Ce n'est pas possible ! Je devrais être mort !

Je me débats, j'étouffe, mes poumons, mon cœur explosent, *mais je ne meurs pas !* Je frappe les parois avec mes poings, mes pieds, ma tête, il faut qu'elles cassent ! Je veux sortir, je veux de la lumière, de l'air, de l'espace ! Qu'est-ce que j'ai mal ! Mon corps entier trempe dans un acide. Sorgue, aide-moi, libère-moi ! Pourquoi est-ce qu'ils m'ont fait ça ? C'est toi, le coupable ! Tu m'entends, Sorgue ? Tout est de ta faute ! Moi, je n'ai rien fait, je t'ai juste suivi. Tire-moi de là, je ne supporte plus cette souffrance !

*

Quand je me souviens de nos explorations, j'ai l'impression qu'elles ont duré des mois. Sorgue avait eu la chance de découvrir dès la première nuit dans un débarras une vieille lampe avec une réserve de pétrole et des allumettes. La plupart des salles étaient fermées à clé, mais il parvenait à faire jouer toutes les serrures avec le crochet qu'il s'était fabriqué.

Il avait commencé par fouiller le laboratoire. Le Hibou nous parlait régulièrement de ses excursions nocturnes, du plaisir qu'il éprouvait à assister à l'agonie des animaux pris au piège, puis à les empailler, mais il n'avait jamais autorisé quiconque à pénétrer dans son domaine, s'amusant toutefois à en laisser la porte entrebâillée pour piquer notre curiosité. M'y trouver me procurait un mélange de fierté et de terreur. Je revois les larges armoires vitrées regorgeant de dizaines de souris et de rats pétrifiés dans des attitudes agressives, d'os grisâtres, de récipients, de pinces, de scalpels, de cornues, de papillons décolorés, effrités, épinglés dans des

boîtes en carton, de bocaux dont le formol s'était évaporé et avait transformé les embryons de rongeurs et d'oiseaux divers en flétrissures noirâtres. Des fœtus, que ne protégeait plus le moindre liquide, se réduisaient à des amas desséchés et fissurés. Des serpents déshydratés ressemblaient à des poignées de lacets brunâtres jetés en vrac au fond d'un pot. « Ne touche à rien », me répétait Sorgue avec agacement, chaque fois que j'osais un geste pour m'emparer d'un objet. Lui les déplaçait sans hésitation, les étudiait, il ouvrait les couvercles, flairait, trempait parfois le doigt pour goûter prudemment, avant de tout remettre exactement à sa place, insensible à l'odeur écoeurante qui imprégnait l'air. Quand j'ai cru qu'il avait enfin terminé, il s'est mis à inspecter les murs et le sol.

Je ne cessais d'être surpris de la minutie avec laquelle il explorait chaque salle, examinait le contenu de chaque meuble. Il s'emparait avec fièvre du moindre manuel moisi, du moindre cahier oublié, pour le feuilleter lentement.

Après le rez-de-chaussée, les étages et les greniers, nous avons visité les caves. Je n'aurais jamais imaginé qu'elles occupaient un espace aussi vaste. Il s'agit en réalité de véritables souterrains, qui s'étendent bien au-delà des murs d'enceinte. Il me semblait que nos pas nous conduiraient toujours vers de nouvelles enfilades de salles voûtées, de nouveaux couloirs, de nouvelles volées de marches nous entraînant plus profondément sous terre. Leur immensité sans rapport avec les dimensions de l'orphelinat m'avait fait supposer qu'il avait été construit à l'emplacement d'un bâtiment beaucoup plus vaste.

Je me demandais souvent comment Sorgue réussissait à résister à la fatigue, ou tout au moins à la masquer. J'étais complètement épuisé. Seule l'excitation me permettait de tenir. Je ne vivais plus que pour les heures où nous voyagions dans le ventre humide de l'orphelinat, qui dissimulait, j'en étais convaincu, un mystère que Sorgue était venu pour éclaircir. La bâtisse était devenue un inquiétant château isolé dans la campagne, un vaisseau fantôme qu'une mer inconnue avait déposé au milieu des terres, et qui s'enfonçait progressivement dans son berceau d'humus. Quelque part dans les greniers, dans les étages, dans les souterrains, se cachait une étrange substance, un curieux objet aux propriétés fabuleuses ; quelque part sur les pages d'un livre, d'un cahier, une main avait tracé un nom, une phrase, une formule au pouvoir redoutable ; quelque part un passage dérobé, une trappe menait à un autre monde. Je n'osais pas interroger Sorgue, de crainte qu'il ne se passe de moi.

Je préférerais continuer de le suivre, de faire le guet, de lui tenir la lampe, de rêver en silence à des choses extraordinaires.

Oui, tu savais combien j'avais besoin de rêve ! Tu savais aussi que les autres me jalousaient, parce que j'étais toujours avec toi, tu ne tolérais que ma présence. Ils pensaient qu'on préparait notre départ, une odyssée sans retour vers des pays lointains, ils étaient persuadés qu'un matin, on leur annoncerait notre évasion, on leur exposerait en détail les multiples enquêtes déclenchées, les formidables dispositifs mis en œuvre pour nous retrouver. Et moi, je me réjouissais de les voir s'approcher de nous, les yeux brillants d'envie et de méchanceté. Oui, même leur méchanceté me réjouissait, car elle était le signe que j'étais désormais supérieur à eux, ils m'auréolaient d'un savoir, d'une puissance que je ne possédais pas. Elle nous protégeait également d'une dénonciation, car elle les poussait à nous épier pour ne pas manquer l'instant de plaisir suprême où nous commettrions l'erreur fatale qui nous livrerait à nos bourreaux. Et toi, Sorgue, tu as profité de ces circonstances. C'est toi qui fais ce bruit, qui tapes contre les parois ? Tu as peur, toi aussi ? Je croyais que tu ignorais la peur, mais c'est fini, maintenant ! Tu as peur, car tu as compris que tu ne sortirais jamais de là ! Tu m'entends, Sorgue, jamais !

*

— Vous m'entendez, Sorgue ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Ma leçon ne vous intéresse pas ? N'êtes-vous pas fasciné par le corps humain et ses merveilles ? Ce cœur qui bat en vous, ne voulez-vous pas en percer les secrets ? Ou alors, dois-je présumer que vous vous taisez, parce que vous me craignez ? Me craignez-vous, Sorgue ? Ce n'est pas votre cœur, moi, que je désire sonder, mais votre âme. Et j'y réussirai, soyez-en assuré ! Si vous vous obstinez à me défier par votre arrogant silence, je vous disséquerais, puis je vous empaillerais comme un animal. Je vous imagine parfaitement, au pied de mon bureau, à quatre pattes, cloué sur une planche comme un *rat stupide* ! Car c'est bien ce que vous êtes, Sorgue, un *rat stupide* juste bon à tourner en rond dans l'obscurité d'une cave ! J'ajouterai que vous n'êtes pas le seul ici dans ce cas.

Une terreur violente me tord le ventre : le Hibou nous a annoncé à sa façon qu'il était au courant de tout, ce que je soupçonnais déjà depuis longtemps. Il ne tardera plus à nous prendre au piège. Je me demande comment Sorgue parvient à

demeurer impassible face à ses menaces, à ses attaques continuelles. Je ne l'ai vu perdre son contrôle qu'une fois, le jour où, alors que nous partions en promenade, le Fantôme est venu chercher Macroix pour le conduire dans le bureau du directeur. Je lui soufflai qu'il allait rencontrer une famille adoptive. J'avais l'impression qu'à chaque seconde, il allait courir le rejoindre. Il ne contenait son agitation qu'en crispant les mâchoires, en serrant les poings de toutes ses forces. Il m'a entraîné à l'écart et harcelé de questions. « Oui, ça se passe toujours comme ça. C'est toujours un jeudi. On n'a jamais vu une famille arriver ou partir. Si quelqu'un a vu quelque chose, il ne dira rien. On ne parle pas des adoptions. Les familles nous emmènent directement. Elles n'ont jamais refusé personne, en tout cas pas depuis que je suis ici. Il n'y en a que deux ou trois qui viennent chaque année. On ne reçoit jamais de nouvelles, mais ce n'est pas anormal. On n'est pas vraiment amis, on est dans la même école, voilà tout. Si je me tire d'ici un jour, je n'aurai qu'une idée : tout oublier. »

Cette nuit-là, Sorgue a refusé que je l'accompagne. Il n'a regagné le dortoir que quelques minutes avant la sonnerie du réveil.

*

— Regarde ça !

— C'est le cahier de dessin de Macroix. Il y tenait beaucoup.

— Alors pourquoi ne l'a-t-il pas pris avec lui ?

— On ne lui en a peut-être pas laissé le temps.

— Ou il ne voulait rien emporter de son existence passée, ou quelqu'un viendra le récupérer plus tard, ou il a simplement oublié. J'admets que tout cela est possible. Mais tu sais où j'ai trouvé le cahier ? Dans le laboratoire. Il était dans le cartable de Macroix avec le reste de ses affaires scolaires.

— Les cartables et les livres appartiennent à l'école. On doit les rendre avant de partir. On a juste le droit de prendre les cahiers.

— Tu ne te demandes pas ce que son cartable faisait dans le laboratoire ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas ce que tu veux me dire.

— Macroix n'est pas parti. *Il est mort. Il a été assassiné.*

— T'es complètement malade !

— Il y a un assassin dans l’orphelinat. Un assassin et des complices. Ou plusieurs assassins.

— T’es dingue !

— Chaque année, plusieurs meurtres sont commis. À mon avis, trois personnes au moins sont impliquées. D’abord, le directeur : il est nécessairement au courant, car on ne pourrait pas lui cacher longtemps une disparition, et il serait le premier à la signaler à la police. Ensuite, le Hibou : le cartable ne se trouvait pas par hasard dans le laboratoire. Il comptait certainement le faire disparaître. Enfin, le concierge : il veille à ce que le portail soit toujours fermé à clé, le franchir à son insu est impossible.

— T’es vraiment détraqué ! Il n’y a pas d’autre explication !

— J’ignore comment les victimes sont exécutées. Le poison est un moyen efficace, mais je n’ai aucune preuve. Par contre, je suis sûr que les corps sont cachés dans les souterrains.

— Tu n’as rien découvert dans les souterrains ou ailleurs. Personne n’a jamais rien découvert ou remarqué !

— Qui, d’après toi, remarquerait quelque chose ? L’un d’entre vous ? La trouille vous rend aveugles et sourds. Des parents proches ou éloignés ? Vous n’en avez pas. Les gens du village ? Comment connaîtraient-ils le nombre exact de pensionnaires ? Pourquoi s’en soucieraient-ils ? D’autres professeurs, des surveillants ? Ils n’ont pas de raison de mettre en doute ce que leur raconte le directeur et peut-être certains sont-ils complices, ne serait-ce que par leur silence. J’ai besoin de ton aide, il faut démasquer rapidement les coupables, ils sont dangereux.

— C’est toi qui es dangereux ! Tu te fabriques des histoires à partir de soi-disant indices, tu y crois et tu essaies de m’entraîner dans tes délires ! Tu me fais plus peur que le Hibou ou le Fantôme. Tout le monde a peur de toi. Personne ne t’aime. Tu ne le supportes pas et tu te venges à ta façon. On n’a jamais eu de problèmes, avant ! Fiche-moi la paix !

Mais il continue de répéter les mêmes explications, multipliant les détails, tentant inlassablement de me convaincre. Il a la voix d’un homme ! Il s’exprimait toujours à voix basse, mais son exaspération croissante l’a trahi. Sa résistance physique, ses façons d’agir, de parler sont celles d’un homme. Il se rase comme un homme, et non comme un adolescent qui élimine avec maladresse et fierté ses premiers poils de barbe. Comment ai-je pu être dupe à ce point ? Comment a-t-il pu tous nous abuser ? Il y a sans doute la jeunesse de son visage, la fragilité apparente de

sa silhouette, mais la cause en est surtout cette espèce d'indifférence générale, de léthargie dans laquelle nous vivons et qui nous donne l'impression de nous mouvoir dans une pénombre permanente, quasi irréelle. Qui est Sorgue ? Un policier, un détective privé pareil à ceux dont je lis avec passion les aventures dans les romans de la bibliothèque ? Quel serait le mobile de ces meurtres ? Comment en aurait-il été averti ?

Ne plus penser. Ne plus penser. Au début, il m'a semblé que c'était la meilleure solution, l'unique solution pour éviter la folie, dresser une carapace protectrice contre ces mots boursoufflés de terreur, ces essaims d'images brûlantes comme des tenailles chauffées à blanc ! Puis j'ai compris peu à peu que le mieux était de ne pas lutter, de me laisser submerger, jusqu'à ce qu'une mauvaise somnolence me terrasse et finisse par m'apporter, malgré mes cauchemars, un semblant de repos. J'ai remarqué aussi qu'en ne m'agitant pas, j'évitais une interminable asphyxie.

Après une période dont je suis incapable de mesurer la durée, les cauchemars se sont calmés. Des rêves inoffensifs, rassurants, sont venus, des fragments de souvenirs d'avant Sorgue, auxquels se sont mêlées des scènes imaginaires, détachées de toute réalité, comme il y en a dans tous les rêves. Au début, cela ressemblait à des papillons que j'essayais de saisir, de retenir, qui m'échappaient, que j'effritais dans mon impatience. Puis j'ai appris à me maîtriser, les couleurs, les formes se sont stabilisées, ont gagné en consistance, se sont chargées d'odeurs et de bruits. Elles repoussent un peu de la nuit, du silence, de l'enfermement, de la faim, elles trouvent mon éternité de leur existence presque matérielle.

*

— Avez-vous conscience, Sorgue, de l'extrême gravité de vos actes ? Reprenez-vous immédiatement et détachez-moi !

Il y a dans la voix du Hibou une autorité, une haine terrifiantes.

— Qu'est-ce que tu as fait de Macroix et des autres ?

— Les autres ? Vous parlez certainement de ceux qui ont eu le bonheur d'être adoptés. Quant à Macroix, sa situation ne vous regarde pas. Mais je vous répondrai, puis vous redeviendrez raisonnable et me détacherez. Il se sentait mal après l'échec de l'entretien qui a eu lieu jeudi, et monsieur le directeur a décidé de le placer jusqu'à

nouvel ordre à l'infirmierie. Il s'est enfui la nuit dernière. La police et des gens du village sont à sa recherche.

— Que faisait son cartable dans le laboratoire ?

— Vous vous trompez, son cartable est dans le bureau de monsieur le directeur.

— Tu as assassiné Macroix !

— Vous divaguez ! Libérez-moi tout de suite et j'oublierai votre instant d'égarement.

Il tourne la tête vers moi et me fixe dans l'ombre où je me terre. Je ne résisterai pas longtemps à ce regard. Je supplie intérieurement Sorgue de relâcher le Hibou. Qu'il soit coupable ou non, il ne nous appartient pas de lui arracher des aveux, de le juger, de le condamner, de l'exécuter !

— Combien de personnes as-tu assassinées ? Pourquoi ? Comment ? Qui sont tes complices ? Où sont cachés les corps ?

Le Hibou me fixe toujours.

— Cessez de lui obéir comme une marionnette stupide. Il vous manipule depuis le début. Libérez-moi et je vous garantis que vous n'encourrez aucune sanction.

Sa voix endort ma volonté, m'attire impérieusement, je m'approche, je sors lentement de l'ombre.

— Détachez-moi ! Vous vous êtes laissé entraîner, je le comprends parfaitement, il est diaboliquement habile. Mais vous êtes intelligent, vous vous rendez bien compte que c'est un fou dangereux et qu'il va commettre un acte irréparable.

— Sorgue ! dis-je doucement.

— Boucle-la !

— C'est vous, en réalité, qui avez assassiné Macroix ! Vous vous êtes rendu à l'infirmierie, vous avez accompli votre forfait, vous avez transporté le cadavre dans une cave. Le malheureux avait découvert quelque chose sur vous et vous craigniez qu'il ne vous dénonce. Vous vous êtes introduits ici, car on vous recherche, pour d'autres meurtres, sans doute. Vous tentez à présent de me faire avouer devant témoin vos propres abominations. Ou peut-être est-ce par perversité que vous avez entraîné l'un de nos orphelins avec vous. Nous avons commis une effroyable erreur

en vous accueillant. Aidez-moi à la réparer, me souffle-t-il, aidez-moi à mettre cette bête nuisible hors d'état de nuire ! Dépêchez-vous !

— Va surveiller le couloir, m'ordonne Sorgue. Moi, je m'occupe de lui. Il parlera. Nous avons la nuit devant nous. Cela suffira. La souffrance a des limites. Je ne le lâcherai pas une minute.

Je me sauve en courant vers le dortoir. Des hurlements explosent dans ma tête. Je voudrais être capable de hurler réellement, hurler toute ma terreur, réveiller l'orphelinat entier, mettre fin à cet enfer. Recroquevillé sous les draps, je tremble de frayeur en me remémorant la violence avec laquelle le Hibou a été assommé, jeté sur la table, ligoté, en imaginant les tortures qu'il subit. Malgré mon horreur, une partie de moi-même désire retourner là-bas et voir la chair trouée, tranchée, carbonisée, me venger par procuration de toutes mes années d'humiliation, d'inquiétude. Le récit du Hibou me trouble par sa cohérence. Je n'ai qu'une certitude : des événements inexplicables et terrifiants se produisent dans l'orphelinat.

Le directeur nous annonce pendant le petit déjeuner que Sorgue est parti hier soir, très tard. Des parents éloignés ont retrouvé sa trace et ont décidé d'assurer son éducation et son avenir. Il nous apprend également que jusqu'à nouvel ordre, nous n'aurons pas cours de sciences naturelles : notre professeur est tombé malade. Pour l'instant, il garde la chambre.

Sorgue a été surpris ! Ils l'ont tué ! Ils ont fait disparaître son corps dans les souterrains ! Ils me tueront moi aussi !

Le soir, je vérifie sa table de nuit et son casier : ils ont été vidés. Il ne subsiste rien de son séjour parmi nous.

Tous les pensionnaires comprennent qu'on leur raconte des mensonges, que quelque chose d'anormal s'est passé. Ils m'interrogent du regard. Ils se méfient de moi, parce que je garde le silence ils me considèrent comme le complice de Sorgue. Mais je n'ai rien fait ! Je n'ai rien vu ! Rien de concret. Je n'ai aucune preuve de ce qu'il m'a révélé.

Pour lutter contre la peur, couvrir les voix multiples des questions qui nous obsèdent, nous nous absorbons dans nos cours, nos devoirs, nos lectures, avec une espèce de fièvre. Les récits de la Ruine avec leurs descriptions funèbres amplifient le malaise régnant, exercent sur nous une fascination qu'ils n'avaient jamais atteinte auparavant, qui grandit encore dans la mauvaise lumière des lampes à gaz désormais

allumées toute la journée, dans l'haleine brûlante du poêle bourré jusqu'à la gueule, qui nous plonge dans une demi-somnolence fourmillante d'épouvantables images.

« La tombe, creusée dans le flanc de la montagne, a la forme générale d'une équerre. Après une série de marches, on longe une succession de couloirs, qui mène à une première salle à quatre piliers, appelée la Salle du Char, flanquée de deux annexes latérales où ont été entreposés les chars du pharaon. Puis les couloirs reprennent. Ils débouchent sur une large salle rectangulaire, la Salle de la Vérité, dans laquelle le roi défunt voit ses actions terrestres jugées par les divinités. Sur la droite, une porte donne accès à l'immense chambre à huit piliers, la Chambre d'Or. Elle contient l'énorme cuve d'albâtre où reposent trois sarcophages emboîtés et comporte trois séries d'annexes d'importance diverse débordant d'un extraordinaire mobilier rituel : vases, génies en pierre escortant le roi dans son voyage dans l'au-delà, embarcations variées, vêtements, parures, onguents, offrandes alimentaires, miniatures de serviteurs et de soldats en bois peint, statues du grand chien noir Anubis, organisateur du passage vers l'éternité. N'allez pas vous figurer que les parois et les piliers sont nus : les surfaces de l'hypogée sont entièrement décorées de scènes richement colorées où le souverain dialogue avec les dieux, parcourt sous la forme du soleil les douze heures de la nuit, revit les moments importants de son existence, se soumet au cérémonial de l'ouverture des yeux et de la bouche, qui assure sa renaissance dans l'autre monde. »

Les mots nous hypnotisent, nous emprisonnent dans les architectures de mort qu'elles construisent. Nous habitons un tombeau gigantesque, qui dresse ses murailles brunâtres sur la campagne givrée et s'enfonce profondément sous la terre. Nous examinons les cartes de géographie, les dessins de plantes, d'animaux, les représentations d'événements historiques accrochés aux murs de chaque classe, comme si elles nous contaient les aventures de personnages légendaires disparus depuis des millénaires, nous informant sur le pays, la région précise où ils ont vécu, sur leurs occupations quotidiennes, leur manière de se nourrir, de se loger, leurs exploits. Nous nous attendons presque, en entrant dans une salle, en atteignant l'extrémité d'un couloir, à nous retrouver face à la masse oblongue, richement ornée d'un sarcophage.

Moi, toutes les nuits, j'erre dans les étages et dans les souterrains à la recherche d'une latte de parquet disjointe, d'une pierre descellée, d'un tiroir secret, d'un objet appartenant à Sorgue. L'ayant observé de nombreuses fois, je suis

rapidement parvenu à faire jouer les serrures avec le crochet que je me suis fabriqué. À plusieurs reprises, je suis retourné au laboratoire. Son imposante table ne porte aucune marque. Elle ne semble pas non plus avoir été nettoyée récemment. C'est à croire que la scène que j'ai vécue n'a été qu'un rêve tourmenté. Ou alors, le Hibou a jugé inutile de résister, il a préféré avouer et s'est enfui pour échapper à la vengeance de ses complices.

Constamment, j'imagine Macroix, Sorgue, des dizaines d'autres pensionnaires vidés de leur chair, de leurs entrailles, réduits à une enveloppe bourrée de paille, me fixant avec leurs yeux de verre d'un incroyable réalisme. Constamment, j'essaie de surprendre un geste, un regard suspect chez le directeur, un professeur, un surveillant. Mais rien. Pourquoi n'agissent-ils pas ? Quelque chose, quelque part a échappé à Sorgue. Je dois poursuivre mes investigations, je dois le retrouver. Te retrouver. Cette phrase, je me la répète sans fin, je la trace machinalement sur mes cahiers, sur mes livres. Mais pas question de former hâtivement, par exemple, une colonne de « Je », puis de « dois », et ainsi de suite. Non, j'écris les mots les uns après les autres, j'en dessine consciencieusement chaque lettre, tout en écoutant le grattement de la plume sur la page, de la plume que je prends plaisir à voir si docile. Ne pas oublier, régulièrement, de la tremper dans l'encrier. De temps à autre, sécher un mot avec le buvard, l'observer, tandis qu'il s'imprime grossièrement sur une portion de la feuille épaisse, bleue, jaune, orange ou rose, qu'il s'étale, se ramifie jusqu'à devenir méconnaissable. Me perdre interminablement dans cet ensemble restreint, fini, de formes simples, de couleurs sans nuance, de gestes et de bruits répétitifs, qui rythment mon existence et me rassurent.

Mais voilà que des mots parasites détruisent l'étagement patient des lignes : un message de Sorgue. Sorgue est vivant ! J'identifie son écriture, là, sur cette page de cahier : « Le Hibou n'a pas parlé, mais il a payé pour tous ses crimes. J'ai caché son corps au grenier. J'ai enfin découvert le passage secret : il est dans le laboratoire, comme je m'en suis toujours douté. La petite armoire contre le mur du fond est en réalité une porte. Je l'ai débloquée. Il te suffira de la tirer vers toi. Derrière, il y a un escalier en colimaçon. Je t'attendrai en bas. Je te montrerai ce qu'ils ont fait. Il faut que tu voies, je ne peux pas garder ça pour moi seul. Ensuite, on se sauvera. J'ai tout prévu. Ne préviens personne, ne fais confiance à personne et sois très prudent : il en va de notre vie. NS »

Sorgue a dû profiter des cours pour se faufiler dans le dortoir et glisser à demi le message sous mon oreiller. Je suis ses instructions. Pourquoi ne m'attend-il pas au pied des marches ?

Dans la faible lueur jaunâtre des rares lampes à gaz, je distingue des masses allongées et basses placées le long des murs : des cercueils. Ils sont posés sur des piédestaux en bois, entièrement recouverts par une saleté grisâtre, collante, une sorte de peau faite de poussière et de toiles d'araignée. J'ai la sensation d'avoir franchi le seuil d'une morgue abandonnée. Du bout des doigts, je frotte le dépôt, qui laisse apparaître un verre épais sur lequel la lumière allume des reflets gras, des irisations qui arrêtent mon regard. À travers la surface vaguement circulaire que j'ai essuyée, je finis pourtant par discerner une forme étendue, un corps enveloppé de bandelettes. *Une momie ! Une momie d'enfant ! Ils ont assassiné puis momifié un enfant !* Tous les détails des soixante-dix jours que dure l'embaumement, comme La Ruine nous les a minutieusement décrits, de l'éviscération du cadavre jusqu'à son enroulement dans de fines bandelettes de lin, jaillissent en moi.

Je vomis, longuement, douloureusement, mais je ne ressens aucun mieux, les images me labourent toujours le ventre : les incisions, les mutilations, réalisées au moyen d'un couteau d'obsidienne, la lente destruction des graisses et de toutes les matières putrescibles dans les bains de natron, le dessèchement progressif et horrible des chairs. Le souci de vérité a-t-il été poussé jusqu'à replacer le cœur dans le thorax préalablement tapissé d'un hachis de feuilles de tabac sauvage et d'herbes odoriférantes ; jusqu'à remodeler les lèvres, à insérer des yeux factices sous les paupières closes, à bourrer de grains de poivre le nez, dont les cartilages ont été abîmés par l'extraction du cerveau ?

Je dois me reprendre, vite, rejoindre Sorgue et sortir d'ici. Je n'ose pas l'appeler. J'avance dans les salles suivantes. Il est forcément dans l'une d'elles. Si au moins j'avais un peu d'eau pour diluer l'acide qui me ronge la bouche ! Le mieux est d'éviter de regarder à l'intérieur des autres vitrines. Mais la fascination est trop puissante. Elle s'accroît encore du fait que la crasse qui les recouvre est de plus en plus fine, qu'elles me livrent bientôt sans difficulté leur contenu. Je traverse une sorte de musée funéraire tout en longueur, où les morts ont été rangés selon leur ordre d'arrivée. Depuis combien d'années, de générations, les plus anciens reposent-ils dans ces tombeaux de verre ?

Aux momies égyptiennes succèdent des momies péruviennes en position fœtale. Elles ont l'aspect de sacs ratatinés en cuir noirci, où flottent des os, et qui dressent, au-dessus des rotules jointes, une tête rétrécie, de la grosseur d'un poing, portant une curieuse couronne dans laquelle ont été fichées des aiguilles de bois. Viennent ensuite des corps qui paraissent avoir trempé dans un bain de métal argenté. Au contraire des précédents, ils donnent une impression de dureté, de compacité, qui les fait ressembler à des statues au réalisme saisissant, aux visages si parfaitement ciselés, que je n'y jette qu'un bref coup d'œil, de peur de reconnaître l'un d'eux. Je me demande si je n'assiste pas à diverses expérimentations visant à conserver des corps en les détériorant le moins possible. Mais dans quel but ? Pour satisfaire une curiosité malsaine, pseudo-scientifique ? L'orphelinat est-il une sorte de temple où des « prêtres » tentent de faire revivre certains rites antiques, projettent d'appliquer un jour à eux-mêmes ces procédés, afin d'accéder à une forme d'éternité ?

Des coups et des cris sourds me tirent de mes réflexions. Il me semble que l'on hurle mon nom. Là, dans cette cage transparente, Macroix ! Ce n'est pas lui qui fait ce bruit. Il est immobile. Son corps est nu, recroquevillé. Il a doublé de volume, il est horriblement bouffi, déformé, c'est une espèce de boule de chair aux excroissances presque méconnaissables, de ballon de baudruche grisâtre à forme humaine, gonflé jusqu'à la limite de l'explosion, immergé totalement dans un liquide jaunâtre. Un rire hystérique me secoue. Les coups et les cris continuent. Ils proviennent de la vitrine voisine.

Non ! Non !

C'est Sorgue ! Il est enfermé comme Macroix dans une cage de verre remplie du même liquide jaunâtre. La différence est que Sorgue, lui, me voit, me fait des signes, frappe les parois avec des gestes curieusement ralentis, m'appelle, *vit !*

Une poigne de fer s'abat sur mon épaule. On me saisit par la taille. Je me débats en vain. Quelque chose d'humide et de froid se plaque contre ma bouche...

*

Parfois, il y a des lumières. Ils sont deux ou trois à venir nous observer. À travers le liquide qui me brouille la vue, je ne distingue que de vagues silhouettes impossibles à identifier. Ils ne prêtent pas attention à nos hurlements, à nos coups contre les vitres. Ils étudient les effets sur nos corps de l'étrange substance qui nous

baigne, circule dans le réseau de nos veines et de nos artères, emplit nos poumons, assure notre respiration, notre nourriture. À deux reprises, ils ont installé une autre cage de verre. Les cris qui en émanaient se sont rapidement tus ; apparemment, seuls Sorgue et moi avons survécu au traitement.

Depuis longtemps, il n'y a plus de lumière, plus de visite. Plus rien n'interrompt la nuit et le silence liquides. Le directeur, la Ruine, le Fantôme et je ne sais qui encore, ont-ils mis un terme à leurs expériences ? Ou alors, la vérité a-t-elle éclaté, s'est-on mis à rechercher les corps de leurs victimes ? Dans ce cas, le passage secret n'a pas été découvert. Le sera-t-il par les complices qui ont fait entrer Sorgue dans l'orphelinat et qui, ne le voyant pas revenir, tenteront à leur tour d'y pénétrer ? Et si tous étaient morts depuis des années, depuis des siècles ? Si, par une épouvantable dilatation du temps, quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis le début de mon emprisonnement ?

Sorgue a succombé à son tour. Je ne saurai jamais qui il était réellement, ce qu'il voulait. Enquêter sur une ou plusieurs disparitions ? Percer lui aussi les mystères de l'immortalité ? De toutes mes forces, je lui criais quelquefois de m'expliquer, mais il ne m'a jamais répondu. Je l'envie. J'en suis jaloux. Une jalousie qui me torture. Je me demande comment il s'y est pris pour crever. Peut-être n'y est-il pour rien. Peut-être est-ce le liquide nourricier qui perd progressivement ses vertus. Son volume a légèrement diminué. À présent, quand je lève les bras, que je tends mes doigts, leur extrémité est à l'air libre. Elle devient vite si douloureuse que je les replonge dans le liquide, où la brûlure atroce s'apaise aussitôt. Une lente évaporation se produit. Mon corps détruit-il une certaine quantité de substance, tandis que s'opèrent en lui les échanges chimiques qui le maintiennent en vie ? La mort, après une inimaginable souffrance, mettra-t-elle fin à mon éternité ?

Je ne dois surtout pas entretenir un pareil espoir.